

LETTRE du GROUPE James COMBIER de la LIBRE PENSÉE de SAUMUR

James COMBIER – 1842 – 1917 – Libre-penseur et maire de Saumur

6 janvier 2017 – N° 145 Pour nous contacter : Pucelle Isabelle - 68, rue Pierre et Marie Curie – 49400 SAUMUR
• 06 21 06 38 43

- Isabelle Pucelle isabelle.pucelle@orange
- www.lalibrepensee.com

SOMMAIRE :

- P 1 = - Éditorial.
- P 1 - 8 = - De l'émancipation des femmes et de la religion.
- P 8 - 9 = - Rock et religion (suite et non fin !).
- P 9 = - Pendentif.
- P 10 = - Calendrier.

ÉDITO :

2018 s'inscrit d'ores et déjà dans la continuité de 2017 pour la destruction du cadre laïque républicain dans tous les domaines de la vie de nos concitoyens, pour l'utilisation de la laïcité à des fins xénophobes et pour les attaques contre nos droits et libertés fondamentaux.

2018 devra de ce fait être pour les groupes de Libre Penseurs comme le nôtre une année d'actions pour faire connaître la Libre Pensée, la développer et veiller localement au respect de nos libertés fondamentales.

Je vous invite donc à notre Assemblée Générale le vendredi 2 février à 20h 30 salle Bellevue à Jean Rostand pour faire le bilan de l'année écoulée et déterminer nos projets pour l'année qui vient.

BONNE ANNÉE LAÏQUE ET RÉPUBLICAINE À TOUS

J.P.J.P.J.P.J.P.J.P.J.P.J.P.J.P

DE L'ÉMANCIPATION DES FEMMES ET DE LA RELIGION

Les religions et les femmes. Vaste sujet pour maintes raisons. De multiples religions apparaissent au cours du temps, des civilisations et suivant les lieux. Les civilisations connues de la Haute Antiquité telles que celles de l'Égypte, de la Mésopotamie ont leurs divinités. Plus près de nous, la Grèce et Rome respectent et craignent des dieux et déesses, auxquels ils ne ménagent pas les sacrifices et sans l'assentiment desquels ils ne s'autorisent guère à agir. Si l'on essaie de remonter beaucoup plus haut dans le temps, les archéologues, anthropologues et autres spécialistes nous montrent des témoignages et des traces de rites religieux cependant que les ethnologues découvrent encore au XXe siècle des formes de pratiques religieuses dans des tribus inconnues isolées dans la forêt amazonienne. Que l'on considère des peuplades primitives, encore sauvages ou les sociétés dites civilisées d'aujourd'hui, on retrouve la permanence de la soumission à une puissance tutélaire supérieure, des rites propitiatoires et souvent une pratique culturelle. La religion correspond-elle à une aspiration spirituelle, d'ordre métaphysique inhérent à l'être humain ? On ne se mêlera pas de cette question, qui appartient au domaine théologique et on se contentera d'observer beaucoup plus simplement que la religion fonctionne comme un ciment entre les hommes d'une même société et que les règles qu'elle édicte constituent un code de bonne conduite dans le cadre d'un ordre social donné. Il semble bien que cela se vérifie, qu'il s'agisse de rites païens extrêmement éloignés de nous, étrangers aux mentalités d'aujourd'hui, des religions polythéistes de l'Antiquité ou des monothéismes encore récents. Comme il ne s'agit pas de se livrer à une exégèse de l'histoire religieuse, c'est sur ces derniers que nous axerons notre étude, plus particulièrement sur le christianisme et à l'intérieur de celui-ci, sur le catholicisme qui représente la religion dominante dans le monde latin, dont la France. Il est à noter que les trois grandes religions du Livre sont fondées sur le dogme de la Révélation et de la connaissance du seul vrai Dieu, créateur de toutes gens et choses. On considère souvent le bouddhisme et les autres cultes orientaux comme des religions dans la

mesure où ils donnent lieu à certaines pratiques religieuses et où ils rassemblent des peuples entiers autour d'une icône emblématique, objet de vénération. En vérité, plus qu'une théologie, le bouddhisme est une simple métaphysique qui postule un continuum dans la vie avec la réincarnation. On n'y trouve pas la présence d'un prophète venu révéler la manifestation du vrai Dieu, ce qui pose un point de départ, une origine, un développement dans le temps et une fin qui sera le jugement dernier. Pour le bouddhisme, nulle trace de création initiale et d'échéance, le temps n'est qu'un développement permanent. On se limitera à l'étude des religions monothéistes, dogmatiques, en respectant la chronologie et en dégagant les thématiques essentielles. Dans les trois religions monothéistes, Dieu se manifeste par la médiation d'un prophète et à des hommes exclusivement est réservé l'exercice du culte. D'emblée, il apparaît clairement que la créature mâle est nettement privilégiée par rapport à la créature féminine. Or le statut et la place de la femme se présentent comme des problèmes récurrents tout au long de l'histoire des trois religions (aujourd'hui pas moins que dans le passé), ce qui soulève immédiatement une question : comment se fait-il qu'une créature considérée comme tellement secondaire, si peu digne de considération suscite tant de discours et de débats ? Pourquoi tout ce qui se rattache au sacré et de ce fait revêt une importance capitale doit-il réserver une attention à la « servante de l'homme » ? Il y a là un paradoxe, une contradiction étrange, dans lesquels se débattent toutes les religions confrontées à des difficultés qu'elles ne parviennent que difficilement à résoudre.

Il suffit de lire quelques récits relatant les premiers âges de l'humanité pour comprendre que la répartition des tâches et des rôles entre hommes et femmes ne requiert à l'origine nulle duplicité ou malignité. Que l'on considère les nécessités d'un élevage itinérant ou celles de la mise en valeur de la terre et des premiers balbutiements de l'agriculture, il est évident que la femme enceinte n'était guère apte aux travaux et qu'elle l'était encore moins lorsqu'elle allaitait son enfant. Naturellement, l'homme vaque aux travaux extérieurs, parfois périlleux cependant que la femme se consacre aux fonctions de reproduction et d'entretien de la vie, des petits du groupe mais aussi de tous ses membres, elle se charge de la préparation et cuisson des aliments ainsi que des travaux de couture, tissage notamment. C'est seulement plus tardivement qu'à partir de cette situation imposée par la nature, surgiront les enjeux de pouvoir mais ce phénomène a son importance dans l'image que les monothéismes vont proposer de la femme. Pour le premier d'entre eux, tout le monde connaît le mythe du paradis perdu par la faute d'Ève tentatrice, qui pousse Adam au péché, d'où résulte la faute originelle, qui gangrène l'humanité entière et la condamne au malheur (et au mal !). À la faute originelle, le christianisme ajoute d'autres éléments. Quant à l'islam plus tardif, s'il ne privilégie certes pas la femme, sans doute n'en fait-il pas la créature diabolique qui prévaut dans les interprétations les plus rétrogrades et réactionnaires de l'intégrisme qui sévit de nos jours. L'intégrisme religieux, quelle que soit sa provenance, est passé maître dans l'art de l'excès et de l'absurdité. En tout cas, dans le judaïsme comme dans l'islam, la femme n'a de valeur qu'en tant qu'outil indispensable de transmission de la vie. Il convient de réserver un sort un peu spécial au dogme chrétien et notamment catholique qui adoucit considérablement l'Ancien Testament et offre une religion très riche en symboles. Avec le fils de Dieu fait homme et sa mère Marie, qui l'accompagne dans son supplice, les Évangiles substituent au Dieu vengeur et cruel de l'Ancien Testament un Dieu de bonté, et ils réservent une place valorisante non négligeable à la créature féminine.

Ève et Marie, la séductrice et la vierge : telles sont les deux facettes de la femme, créature perverse, douée pour le mal mais que rachète sa vocation de mère. L'introduction de la Vierge Marie et plus largement de la Sainte Famille dans le catholicisme n'a pas peu contribué à son succès et à sa bonne fortune. Combien de petites gens se sont reconnues dans la figure de l'homme de bonté souffrant en silence avant d'être rappelé à Dieu et combien de mères se sont identifiées à Marie, attendrie devant son enfant puis accablée de douleur au pied de la croix. Les représentations picturales de la vierge à l'enfant sont innombrables et figurent parmi les plus belles œuvres d'art ; quoique moins nombreuses, celles de la vierge affligée près de la croix attendrissent également et quel musicien n'a, à certaines époques, composé son Stabat mater ? Cette image extrêmement humanisée et humaine de la femme s'est profondément enracinée dans l'esprit des fidèles pendant des siècles, donnant ainsi à maints peuples l'image positive de la femme, toute de douceur, de sensibilité, de dévouement et d'abnégation. Mise en parallèle et en antithèse, l'image de la femme prostituée, vivant de ses charmes et du « vice », coquette, effrontée et impudique n'avait pas pied mais le « génie du christianisme » a quand même consisté à accorder le pardon à sa repentance. En effet, la pécheresse Marie-Madeleine n'est pas entièrement négative. Évidemment, cette image de la mère de Dieu a un corollaire : la femme vertueuse trouve son épanouissement et son bonheur dans la maternité, puisque telle est sa fonction sociale assignée par la nature. Prodiger des soins autour de soi, ne pas reculer devant le sacrifice de soi apparaissent comme des évidences. La place de la femme reproductrice se trouve au foyer, parmi la famille sur laquelle elle veille, laissant à l'homme viril et actif le pouvoir de décision et la responsabilité d'œuvrer dans la sphère sociale, ce dont le cerveau d'une femme ne saurait s'acquitter. Ainsi, sans condamner la femme à l'enfermement et sans nier son existence, le catholicisme lui assigne tout de même un rôle subalterne, faisant du mâle le cerveau agissant et de la femme la matrice réceptive. Sur ce schéma, les pouvoirs politiques ont construit leur domination et renforcé (plus ou moins suivant les cas et les nécessités) l'asservissement de la femme. Religion

subtile, sensible au cœur, le catholicisme a si bien su marquer les esprits que même les attaques de la Réforme n'ont pu asseoir une vision vraiment différente de la femme. Sans aborder les transformations économiques et politiques qui sous-tendent le mouvement de réforme de l'Église initié par Luther, mentionnons le bouleversement que représentent le refus du culte de la mère de Dieu et la désacralisation de la virginité. En privant la vierge Marie de son statut unique et privilégié, le luthéranisme déprécie l'image de la mère ainsi que la virginité, considérée comme complètement dépourvue de sens dès lors qu'il s'agit du ministre du culte.

Que la force physique différente de l'homme et de la femme les ait, en quelque sorte, prédéterminés à des tâches distinctes n'a jamais empêché que celle-ci travaille. Lorsqu'on évoque aujourd'hui la femme qui travaille comme s'il s'agissait d'un phénomène nouveau, on oublie que, de tout temps, la femme a travaillé, d'une manière obscure qui n'attendait pas la reconnaissance. Tandis que l'homme chassait, construisait, en un mot dominait la nature, la femme se contentait de la pacifier : accommodement des aliments, confection de vêtements, lavage, etc... À elle revenait le soin d'entretenir la vie, à tous les sens du terme, non seulement porter les enfants mais les nourrir, les tenir propres, lutter pied à pied contre la saleté et la mort. Ce rôle social, toujours actuel, passait inaperçu et semblait aller de soi, ce qui dispensait d'avoir à le reconnaître. Tout au long du Moyen Âge et bien au-delà, on a vu des femmes trimer dans les champs ou dans les ateliers. Et que dire des périodes de guerre où les hommes sont envoyés sur le champ de bataille ? On sait bien faire appel aux forces de l'arrière, aux femmes qui, d'ailleurs, comprennent d'elles-mêmes que la survie de la famille dépend de leur initiative. Même au foyer, la femme travaille et quelquefois comme salariée très mal rétribuée. Seules les femmes des classes sociales favorisées, même très favorisées, sont oisives et peuvent tout à loisir songer à des frivolités ou au futur établissement des enfants ou même à de nobles activités culturelles, artistiques, voire politiques. Un aperçu de l'histoire de France permet de mieux cerner ce que fut le destin de la créature féminine catholique. Au Moyen Âge, la religion s'immisçait dans tous les actes de la vie, assez fréquemment sous des formes païennes et superstitieuses qui relevaient d'une religion populaire, bien éloignée des spéculations théologiques. Dès cette époque cependant, quelques femmes de la noblesse – notamment dans les cours occitanes du sud-ouest (autour d'Aliénor) – se mêlent de littérature, théorisent la fin'amor et contribuent au raffinement de chevaliers bien grossiers jusqu'alors. Cependant, l'émergence des femmes comme figures de la culture et même de la politique est mieux connue dans l'histoire moderne, à partir de la Renaissance, à travers quelques fortes personnalités de la noblesse qui n'ont que faire d'une vie consacrée à la pouponnière et à la dévotion, on pense en particulier à Marguerite de Navarre, la sœur de François Ier, qui a composé un Heptaméron fort honorable et qui s'est intéressée de très près aux thèses débattues à la Réforme, contrevenant à la « modestie de son sexe ». Femme d'exception, telle fut aussi sa fille, Jeanne d'Albret, la reine de Navarre, mère du futur Henri IV, qui n'hésita jamais à tenir tête au pouvoir royal et à affirmer sa foi calviniste. Peut-être la mise au pas des féodaux et l'avènement de la monarchie absolue qui s'ensuit montrent-ils un siècle d'ordre où chacun se tient à sa place et joue son rôle ; il est vrai que l'attribution de La Princesse de Clèves à Madame de La Fayette résulte d'indiscrétions et de recoupements mais que jamais cette honorable dame de la Cour n'a osé avouer que ce drame si bien construit, aux ressorts psychologiques des plus subtils et en rapport avec la pensée janséniste avait pris forme dans l'esprit indigent d'une femme.

Peu ou prou, sous l'Ancien Régime, les femmes de la classe au pouvoir se conforment au modèle édicté par leur groupe social et approuvé par l'Église. Certes les saintes femmes ne sont pas légion à la Cour de Versailles mais ce sont de parfaites femmes-objets de leur temps, coquettes, soucieuses de plaire et que n'effarouche pas la galanterie. En tout cas, elles ne contestent pas les prérogatives des hommes, acceptent leur rôle de faire-valoir dans une société de courtisans ; il suffit que les représentants de l'Église soient là pour veiller, libéralement, au bon ordre moral et ils le sont effectivement, remplissant leur fonction de pouvoir spirituel et moral auprès du pouvoir temporel régalien. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que de vraies fissures apparaissent et s'agrandissent. Le Tiers État se fait critique à l'égard de la monarchie absolue ainsi que de son fidèle et très puissant support : l'Église dont on dénonce la richesse, le parasitisme et la duplicité. Les libertins, extrêmement minoritaires au XVIIe siècle, se renforcent, se familiarisent avec les connaissances nouvelles et la pensée scientifique. Ces bourgeois cultivés, ouverts aux idées modernes, font instruire leurs filles comme leurs fils ; Madame du Châtelet, la grande amie de Voltaire, constitue l'un des meilleurs exemples. Ces femmes d'esprit, qui tiennent salon et animent les discussions où l'on débat de questions qui concernent la vie et l'administration du royaume, prennent conscience de l'injustice de leur sort qui les condamne à une espèce d'esclavage. Cependant, avant d'aborder la période moderne qui s'ouvre avec la Révolution de 1789, il est bon de rappeler l'application de la loi salique dans la France catholique ; une femme peut à la rigueur assurer la régence durant le jeune âge du futur roi, avec l'aide de conseillers avisés - fréquemment des cardinaux - qui, sans exercer nommément le pouvoir, l'influencent profondément : le cardinal de Lorraine qui contrebalance au profit des catholiques les conseils de Michel de l'Hôpital, Richelieu, Mazarin dont les choix politiques préparent le terrain au pouvoir absolu du Roi-soleil. La loi salique, rigoureusement appliquée tout au long du pouvoir monarchique, prive la femme de pouvoir mais ne la dispense pas d'être un accessoire fort utile pour les alliances diplomatiques de circonstance. Ainsi, comme cela se pratique encore dans les sociétés tribales en Afrique ou dans la péninsule arabique, le despote en herbe renforce sa domination par le mariage. Pendant plusieurs règnes, la France s'est efforcée d' « acheter » la paix avec la puissance dominante de l'époque,

l'Espagne, par les alliances matrimoniales. Cette réalité politique, approuvée par la papauté, a fortement marqué les esprits et sans doute n'est-il pas inutile de la garder à l'esprit lorsqu'on traite de l'histoire moderne et contemporaine car si l'on peut assez rapidement abolir des institutions et les remplacer par d'autres, il n'en est généralement pas de même de l'état d'esprit, des habitudes de pensée des êtres humains ; aussi, me semble-t-il, on ne peut voir l'émergence des femmes dans les mouvements sociaux sans tenir compte de ce que les historiens désignent comme les mentalités, qui concernent les représentants des deux sexes.

Caractéristique de l'évolution en profondeur des rapports de pouvoir, la Révolution propulse les femmes au premier plan, avec la marche sur Versailles. On peut se demander d'abord de quelles femmes il s'agit. Des femmes du Tiers État bien sûr mais étant donné qu'il est constitué de plusieurs strates de sujets, il conviendrait de préciser un peu ce qu'il faut entendre par le peuple qui réclame du pain. Vers la fin du XVIII^e siècle, il existe déjà une bourgeoisie très riche et on peut supposer que les épouses de riches marchands, de hauts magistrats n'ont guère besoin de déambuler jusqu'à Versailles pour protester contre la cherté de la vie. En fait, ce sont les femmes du petit peuple de la ville, celles qui travaillent et n'ont jamais un sou vaillant pour assurer le lendemain qui s'insurgent. Au cours des multiples épisodes révolutionnaires, plusieurs femmes ont l'occasion de s'affirmer. On connaît certaines d'entre elles, par exemple Olympe de Gouges qui, désireuse de faire pendant à la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, rédige une Déclaration des Droits de la femme et de la citoyenne. Mais cela reste sans suite et on peut dire finalement qu'avec le Code Napoléon, la Révolution se trouve entièrement confisquée par les hommes. Elle a néanmoins ouvert une brèche importante et désormais, les femmes n'accepteront plus d'être exclues des débats politiques. Les journées de juillet 1830 ne sont pas très significatives de ce point de vue et le roi parlementaire Louis-Philippe, généralement représenté en bon bourgeois père de famille, ne participe pas à l'émancipation féminine. Il contribue au contraire à consolider l'image de la femme épouse, mère de famille, qui veille sur son foyer. Hormis les Révolutions de 1789 puis 1848, les femmes de Paris participèrent très activement à la Commune. On compte 1051 arrestations parmi elles ; par contre, on ne sait toujours pas exactement quel rôle elles ont joué tant la légende bourgeoise a laissé d'elles l'image d'une « horde de femelles en furie, brailant et vociférant, déferlant dans Paris pour l'incendier », d'où leur surnom de « pétroleuses ». En réalité, ces femmes du peuple que, dans leur effroi horrifié, les possédants n'ont pas hésité à caricaturer grossièrement, ont participé aux combats, comme ambulancières et cantinières, mais aussi comme « barricadières ». La barricade de la Place Pigalle est entièrement tenue par des femmes cependant qu'elles constituent un renfort significatif (120 femmes) sur la barricade de la Place Blanche. Benoît Malon, membre du Conseil de la Commune, perçoit dans ce moment historique « l'entrée des femmes en politique ».

Il faut donc attendre les années qui vont de 1850 à 1870 pour qu'émerge, un peu à l'instar de l'Angleterre, ce qu'on appelle aujourd'hui la première vague féministe. De quoi s'agit-il ? Les revendications du mouvement ouvrier concernent sans doute l'ensemble des travailleurs et même du genre humain qui s'épuise à des tâches qui ne permettent que de survivre chichement mais la situation faite aux femmes était si nettement inférieure à celle des hommes qu'il leur était difficile de se reconnaître dans les exigences masculines. En outre, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'Angleterre offrait l'exemple de manifestations de femmes avec les suffragettes qui réclamaient le droit de vote. En France, certaines femmes, des pionnières, bien conscientes de l'aliénation spécifique qui concerne le sexe féminin mais bien conscientes aussi qu'elles ne disposent d'aucun moyen pour se faire entendre, s'allient aux républicains dans la lutte pour le droit des femmes ; c'est le cas de Maria Deraismes, libre-penseuse, franc-maçonne qui agit en duo avec le franc-maçon Léon Richer, convaincu que dans une démocratie, la femme doit elle aussi disposer des droits fondamentaux. Ce genre d'alliances, dans un souci d'efficacité, ne satisfait pas toutes les militantes. La journaliste, romancière, militante de la Commune, André Léo, estime que les femmes doivent défendre leur cause elles-mêmes et elle rejette la tutelle de Léon Richer. Hubertine Auclert qui réclame le droit de vote féminin agit elle aussi directement. Deux stratégies s'opposent mais ni l'une ni l'autre n'obtiennent des résultats décisifs : par manque de moyens de communication et de réseaux d'influence, les plus radicales suscitent bien peu d'échos, quant aux partisans de Maria Deraismes, elles se heurtent à l'écoute polie et compréhensive du parti radical qui se garde bien de s'engager et de prendre les initiatives que sollicitent les femmes ; aussi s'en détourneront-elles plus tard au profit du parti socialiste. Très tôt, les femmes ont compris qu'il fallait le relais des syndicats pour faire aboutir leurs revendications mais les relations dans le monde ouvrier n'ont pas toujours été faciles. D'une part, les femmes se retrouvaient minoritaires, souvent sans culture politique et trop absorbées par les tâches domestiques pour militer ; d'autre part, soucieux de préserver la faible parcelle de pouvoir (au foyer, vis-à-vis des femmes) que leur concédait le capitalisme, expert en matière de divisions, les hommes ne se hâtaient pas d'admettre des femmes parmi eux et ils rechignaient à leur confier des responsabilités.

Que la Révolution de 1789 ait posé la question de la place de la femme dans la cité, qu'elle l'ait considérée comme une citoyenne et que le pouvoir religieux ait été singulièrement amoindri ne signifient pour autant que désormais tout soit devenu simple. La classe bourgeoise, nouvelle dépositaire du pouvoir, ne pense certainement pas exactement comme le théoricien monarchiste Bonald que la femme, incapable de se comporter en sujet autonome et responsable de ses actes ne peut acquérir le statut de sujet de droit et qu'elle doit rester assujettie à l'homme qui l'est lui-même au roi et à Dieu mais elle a son dieu auquel elle est prête à beaucoup sacrifier :

l'argent, son capital dont la transmission la préoccupe. Aussi ne tarde-t-elle pas à s'approprier et reprendre à son compte les lois de la religion catholique qui impose à la jeune fille la pudeur virginale jusqu'au mariage puis la maternité assortie des vertus domestiques. On doit à Friedrich Engels d'avoir parfaitement théorisé le besoin du discours religieux qui imprègne très tôt l'esprit capitaliste. Le bourgeois riche peut être lui-même fort libre par rapport au catholicisme mais il importe que son épouse et ses travailleurs soient soumis ; la religion avec sa morale, son culte, ses rites permet de créer tout le contexte idéologique nécessaire au bon ordre social. De son côté, la hiérarchie catholique, mise à mal par la Révolution, trouve là le moyen de se régénérer et de recouvrer ce qu'elle a toujours déclaré être sa vocation : la spiritualité et le devoir moral. Cette complémentarité bienvenue pour l'intérêt du capital et du goupillon va fortement peser sur les femmes et entraver leur émancipation ; d'une certaine manière, on assiste à un retour en arrière par rapport à l'élan de la fin du XVIIIe siècle mais les aspirations nouvelles ne sont pas complètement enterrées. Malgré leurs efforts, les prêtres ne parviennent pas à endiguer la détermination de quelques insoumises. En effet, certains républicains franc-maçons, libre-penseurs de surcroît, convaincus de la nécessité d'instruire les filles, les envoient au couvent (seul moyen d'éducation pour les filles) acquérir les rudiments de base mais l'influence du milieu familial oppose un antidote au discours religieux et finalement, du couvent sortent des jeunes filles révoltées, qui ont clairement pris conscience que l'Église et l'ignorance sont les meilleurs artisans de leur aliénation. Au-delà de la loi de Séparation de l'Église et de l'État, jusqu'à la première guerre mondiale au moins, la morale catholique façonne l'esprit des femmes, à quelque catégorie sociale qu'elles appartiennent. Entre les rites qui jalonnent quasiment la vie quotidienne : messe du matin, vêpres dimanche après-midi après la grand-messe de la matinée, cérémonial entourant la mort, régularité de la prière (chez les enfants aussi), jours de jeûne, tâches de charité pour les épouses fortunées et sacrements, baptême, communions, etc... : la vie des femmes est scandée par les obligations religieuses et comme il faut accueillir tous les enfants que Dieu donne, il est bien difficile d'échapper à cette triste routine, censée se terminer par une éternité de félicité. En même temps que la prison assumée (par les victimes), l'Église octroie la consolation. Sacrifice et abnégation seront récompensés au prorata de ce qui aura été consenti.

En dépit de sa très forte présence, l'Église ne parvient pas à détourner les femmes de l'exigence des droits, civils et civiques et aussi du droit à la libre disposition de son corps. Le droit de vote, souvent cité, qui apparaît un peu comme le symbole de la liberté et de l'égalité avec l'homme puisqu'il donne accès aux choix politiques dans la cité, n'est pas également revendiqué par toutes les militantes féministes ; certaines le considèrent comme fondamental à l'instar des suffragettes anglaises mais pour d'autres, les droits économiques liés au travail importent davantage ; il ne sera finalement obtenu qu'en 1944, tant la culture des pays catholiques s'oppose à la participation des femmes à la vie publique. Par contre, elles sont considérées comme pénalement responsables sitôt qu'il s'agit d'atteintes à la morale ou aux bonnes mœurs. C'est le cas de la prostitution, de l'avortement, de l'infanticide et le simple contrôle des naissances est soigneusement tu et dissimulé car, contraire à la nature, il constitue un grave détournement d'une fonction obligatoire. Bien que les premières militantes féministes eussent tôt pris conscience de la nécessité pour les filles de l'instruction indépendante de l'Église, il fallut attendre la IIIe République pour qu'enfin, la scolarisation soit effective pour les garçons et les filles – encore ne s'agissait-il que d'enseignement primaire – et ce n'est qu'au terme d'années de luttes que les filles purent accéder à l'enseignement secondaire puis supérieur et passer des examens pour l'obtention de diplômes. La possession de ces précieux sésames aiguïsa encore leur ambition, elles entendirent exercer une profession à l'égal des hommes, ce qui souleva la plus violente réprobation : imaginait-on des femmes juristes, médecins, etc...? Leurs faibles capacités intellectuelles, leur émotivité, leur fragilité naturelle les rendaient inaptes à l'exercice de responsabilités qui exigeaient de l'autorité et des décisions. En outre, n'étaient-elles pas des femmes dénaturées qui abandonnaient leur famille et leur foyer ? On ne reconnaissait guère que deux domaines de compétences pour les femmes : tout ce qui relevait des enfants et de l'éducation d'une part, ce qui avait trait aux soins et dévouement d'autre part, si bien qu'elles furent nombreuses à choisir la profession d'institutrice ou d'infirmière et assistante sociale. Rapidement, la conscience des hommes et des femmes qui œuvraient dans les classes de l'enseignement primaire et l'efficacité de leurs syndicats permirent que soit appliqué le principe : « À travail égal, salaire égal ». Le monde enseignant fut le secteur pionnier en matière d'égalité des droits au travail mais cet état de fait, rarissime, ne pouvait masquer des situations tout autres.

Dans le monde ouvrier, les femmes sans qualification étaient soumises à des conditions de travail épouvantables. Rares et d'autant plus précieux sont les témoignages vécus pour plusieurs raisons bien compréhensibles : la femme peu instruite ne se considérait pas comme capable d'écrire, elle n'en avait pas le loisir, contrainte qu'elle était d'effectuer une double journée avec les tâches ménagères et familiales et enfin, elle n'en voyait pas l'intérêt. La situation n'a pas changé. Sans Florence Aubenas, dont la notoriété est suffisante, qui connaîtrait (syndicats mis à part) la vie des femmes de ménage intérimaires ? Marguerite Audoux est l'auteur de référence quand on a la curiosité de découvrir la vie des femmes employées dans les ateliers de couture avant l'existence de la grande industrie. On peut légitimement supposer que cette situation existe encore à peu près partout dans le monde (Bangladesh, Maroc,...) et il faut aussi réserver un sort au travail à domicile, dont a témoigné Jeanne Bouvier. On trouve là un modèle d'hypocrisie capitaliste bourgeoise mâtinée de morale catholique. Pour permettre aux femmes de devenir salariées sans s'éloigner du foyer et des soins aux jeunes

enfants, n'a-t-on pas imaginé le travail à domicile, principalement pour des travaux d'aiguille, domaine de prédilection des femmes. Ainsi, elles ont effectué double tâche, en prenant largement sur le temps de repos, en perdant la vue pour un revenu dérisoire mais en offrant toute latitude à l'employeur qui n'avait pas à redouter quelque affiliation syndicale et les désagréments afférents. Bien évidemment, les ouvrières subissaient plus encore que les hommes les périodes de chômage sauf quand elles les remplaçaient pour un salaire moindre. Ainsi, comme l'ont prouvé les études d'économistes sérieux, le travail féminin a toujours fonctionné comme une variable d'ajustement pour le système capitaliste et, phénomène remarquable, on constate que la courbe du travail féminin est calquée sur celle de l'immigration. Les périodes de guerre correspondent à des moments où il est largement fait appel aux femmes et sans discrimination de tâches. Elles participent aussi bien à la fabrication d'obus, ce qu'on aurait auparavant considéré comme un travail spécifiquement masculin qu'à la confection d'uniformes de soldats. On continue à discuter sur l'impact de la guerre dans l'émancipation des femmes. Cela aide sans doute à leur prise de conscience qu'elles peuvent accomplir beaucoup de tâches habituellement dévolues au sexe masculin. Marie Curie et sa fille Irène sillonnant les environs des champs de bataille dans les « petites Curie » pour soigner les blessés ont assurément prouvé que les femmes pouvaient se rendre utiles jusque sur le front. Cependant, sitôt les combattants rentrés de la boucherie, on a su renvoyer les femmes dans leurs foyers et donner toute priorité aux valeureux héros, arguant qu'ils avaient tant souffert et tant mérité de la patrie qu'il fallait bien se sacrifier pour eux. Il en est de l'émancipation féminine comme des progrès médicaux. Peut-être la guerre favorise-t-elle quelques avancées positives mais faut-il en passer par des années de misère et de chagrin et anéantir toute une jeunesse (force vive de la nation) pour obtenir des progrès ? La guerre est destinée à la réalisation de destructions de grande ampleur et on ne peut la considérer comme bénéfique.

Dans le domaine de la vie sociale et civile, la femme fait figure d'enfant et même d'esclave plusieurs années encore après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Elle doit normalement demander l'accord du mari pour exercer une profession car lui seul est apte à juger de ses capacités. Elle peut déposer un recours en justice mais dans l'intérêt de la famille, on lui donne régulièrement tort. Sans autorisation et plein assentiment de l'époux, elle ne peut se présenter à un examen, s'inscrire à l'université, ouvrir un compte en banque, faire établir un passeport, passer le permis de conduire, etc... Une loi de 1792 sur le divorce accordait une parfaite égalité des époux dans le divorce par consentement mutuel mais le code Napoléon se hâta de la restreindre et aucun pouvoir ne l'avait rétablie avant 1975. Parmi les droits acquis par les femmes à une date encore récente, il faut accorder une place particulière au droit de disposer de son corps, qui a été dénié pendant des siècles. Sous l'influence et le contrôle de la religion catholique (comme des autres religions), les femmes doivent s'acquiescer de leur vocation naturelle, la reproduction. L'avortement, comme l'infanticide, est passible d'une peine très lourde ; cela se vérifie tout particulièrement sous les régimes politiques réactionnaires comme le régime de Vichy ou encore en période de guerre ou de politique nataliste comme ce fut le cas entre la défaite de Sedan et la Grande Guerre. Soigneusement élevées dans une complète ignorance de la sexualité, les filles n'ont qu'à obéir plus tard à leur époux et à M. le curé qui se charge de leur rappeler leurs devoirs conjugaux auxquels il est pourtant censé ne rien connaître. Conséquence de la guerre ou non, dans les années 20, les classes bourgeoises aisées mènent très joyeuse vie et s'encanaillent, à Paris surtout et il se produit déjà une libération des mœurs chez les femmes. Victor Margueritte publie *La Garçonne* en // et dans certains milieux, on n'hésite pas à braver les traditions en s'affichant avec une compagne plutôt qu'au bras d'un homme. Mais cela ne tirait guère à conséquence, les privautés que s'octroient les classes possédantes ayant toujours existé. Par contre, les militantes féministes reprennent leur combat et parmi elles, certaines réclament désormais le droit au contrôle des naissances et à la vie maritale. Nelly Roussel, libre-penseuse, réclame pour la femme le droit de choisir le nombre d'enfants qu'elle désire de même que Madeleine Pelletier, médecin, franc-maçonne, qui pratique des avortements clandestins. La première, morte jeune, n'a pas connu les suites de son combat. Par contre, M. Pelletier, en avance sur son temps, qui fut de tous les combats politiques pour promouvoir les droits des femmes et se rendit dans la nouvelle Russie soviétique avec l'intention de découvrir ce pays « neuf » pour s'en inspirer en France, mourut désespérée à la veille de la Seconde Guerre mondiale, voyant ses aspirations et ses espoirs ruinés et son travail d'une vie de militantisme anéanti par le fascisme. Pourtant, peut-on dire qu'il n'a pas porté ses fruits ? Il ne fallut pas attendre longtemps après la Seconde Guerre mondiale pour que la question du contrôle des naissances prenne la dimension d'un problème national. Il suffit que des médecins hospitaliers s'émeuvent des conséquences dramatiques des avortements clandestins qu'ils/elles observaient quotidiennement. En dehors de toute considération morale, par simple humanisme et compassion à l'égard des femmes, ils/elles demandèrent l'accès à la contraception chimique qui avait fait son apparition aux USA. Très vite relayé par les bénévoles du Planning familial, ce combat féministe aboutit au succès malgré les protestations outragées des catholiques et leurs sombres prédictions d'un monde en déclin rapide et incontrôlable. La contraception n'était que le premier pas vers l'obtention du droit à l'IVG : âpre combat. Il s'agit évidemment du refus de la loi de nature, doublé d'un crime aux yeux des catholiques. Aussi leur opposition fut-elle violente et elle le demeure. Cependant l'IVG fut autorisée en France et la loi votée en 1976. Les luttes engagées par les femmes pour la reconnaissance de leurs droits se sont longtemps heurtées à l'opposition des institutions favorables au système patriarcal. Au XXe siècle, la situation s'est quelque peu débloquée et les femmes ont enfin

eu accès à des possibilités considérées jusque-là comme l'apanage des hommes. Comment caractériser leur statut en ces premières années du XXI^e siècle ?

On pourrait presque penser en regardant les choses un peu superficiellement que justice a été rendue, que les femmes ont acquis l'égalité avec les hommes et que les sermons de l'Évangile appartiennent désormais à un passé tout à fait révolu. La réalité présente confirme-t-elle cette apparence ? Non en fait pour diverses raisons à élucider si on peut, la première relevant de l'évidence politique. L'état d'esprit qui anime le capitalisme s'accorde parfaitement avec la structure patriarcale de la société. Or nous vivons toujours en régime capitaliste et les avantages concédés (sous la pression), à des époques d'euphorie ne doivent pas masquer la régression qui peut très bien se produire. Que l'on se tourne du côté des USA où Trump et ses alliés réactionnaires ne font pas mystère de leur intention de supprimer l'IVG, de rendre tout puissant l'enseignement privé, etc... En France, les pouvoirs publics se déclarent hautement partisans de la parité hommes/femmes dans les élections politiques mais cela ne modifie guère l'état de choses antérieur. Certains répondraient que si les femmes ne veulent pas participer, on ne peut pas les contraindre mais outre le fait que la parité ne signifie pas l'égalité, pourquoi adviendrait-il des changements substantiels sur le plan politique alors que rien ne change par ailleurs ? Les conditions de travail et de vie demeurant les mêmes, les femmes n'ont pas plus loisir de se montrer politiquement actives aujourd'hui qu'hier et pour être admise dans les hautes sphères politiques dans les pays latins, il leur faut tout simplement montrer des qualités exceptionnelles. Comme il y a interdépendance de toutes choses, les réalités du travail interfèrent avec l'action civique. Or les statistiques récentes révèlent bien que les femmes sont invariablement comme jadis, victimes de la triple peine : affectation à un poste réclamant de moindres compétences, ce qui implique salaire inférieur et tâches du foyer pratiquement entièrement à leur charge. Certes, il existe bien des couples où se réalise le partage des tâches, y compris par rapport aux enfants mais dans la plupart des cas, la mère met sa carrière en veilleuse pour se consacrer aux enfants jeunes tandis que le père progresse professionnellement. L'écart se creuse presque automatiquement, du seul fait de la nature et la femme consent à cet état de choses. Le plafond de verre se met en place tout seul et il n'est pas malaisé de le justifier avec les arguments les plus sensés : en effet, la femme chargée de lourdes responsabilités risque de ne pouvoir s'en acquitter à certains moments, à cause des enfants. Réserver vraiment les mêmes possibilités aux hommes et aux femmes nécessiterait une complète réorganisation du travail qu'il faudrait repenser dans un esprit tout à fait différent. Ce ne serait plus le capitalisme et on ne prend pas le chemin d'une refonte de la société. Donc la femme comme l'immigré conserve son statut de variable d'ajustement. Il faut ajouter les discours spécifiques des situations de crise : le travail aux hommes, les femmes à la maison et peut-être pires encore, car jouant sur les sentiments, les discours culpabilisants sur les dégâts occasionnés dans l'éducation des enfants par une mère rarement présente auprès d'eux. Tout cela se conjugue pour maintenir les femmes dans un état, sinon de soumission, du moins d'aliénation partielle que l'on retrouve à tous les niveaux de la société, pas seulement politique.

Cela est d'autant plus inacceptable qu'au XX^e siècle, l'instruction des filles a connu un essor considérable et qu'aujourd'hui, il n'existe pratiquement plus de secteurs d'activité où l'on ne trouve des femmes. Même les bastions traditionnellement masculins – l'armée, les transports internationaux, etc... - se sont féminisés. Seule l'Église résiste. Obtenant des résultats supérieurs à leurs homologues garçons, y compris à l'Université, les filles sont en droit de revendiquer des postes de pouvoir et de direction, même en politique. On constate fréquemment que, dans leurs choix d'orientation, elles se limitent elles-mêmes, doutant et manquant d'ambition ; avoir des enfants et mener une vie familiale devient l'alibi grâce auquel esquiver la compétition qui leur donnerait l'accès à l'égalité avec les hommes. On se heurte à la question des stéréotypes, vieux de plusieurs siècles si ce n'est millénaires et par conséquent solidement enracinés, que chacun et chacune véhiculent, même à son insu : la petite fille, qui, à l'école, réussit mieux dans les disciplines du langage tandis que le petit garçon montre des aptitudes pour la logique et les techniques. D'importants progrès ont été réalisés, ne serait-ce que dans la prise de conscience que les adultes pré-déterminent les choix des enfants mais les stéréotypes ont la vie dure et il semble bien que sur ce plan, il y ait égalité entre les hommes et les femmes, tant elles sont bien souvent les pires ennemies d'elles-mêmes, soit que, tout simplement, elles ne recherchent pas l'émancipation, se trouvent bien de ne pas travailler au-dehors et de tout attendre du mari, soit qu'elles retransmettent toutes les valeurs du passé à leur progéniture. Quand l'éducation familiale n'offre pas un contrepoids solide à l'influence de la société capitaliste d'aujourd'hui, qui inonde le monde entier d'un archétype féminin, il est extrêmement difficile que la jeune fille ne se plie pas au modèle de la femme-objet et ne subisse pas la dictature de la mode et du poids-plume. Il est d'ailleurs bon de tordre le cou à quelques idées reçues ; les femmes sont flattées qu'on vante leur beauté et que les hommes (artistes, poètes) se plaisent à faire d'elles des modèles, des inspiratrices, des muses. La plupart du temps, il ne s'agit que de rendre hommage à leur séduction physique, à ce qu'il y a de plus périssable en elles, et non à leur richesse intérieure. On peut se demander comment la religion accepte le mercantilisme et le consumérisme organisés autour du corps féminin. Sans doute ne l'approuve-t-elle pas vraiment mais elle y trouve tout de même son compte, l'essentiel étant préservé : l'infantilisation et la domination de la créature féminine ne sont pas remises en cause.

Par contre, s'il est un chapitre où l'Église se montre beaucoup plus sourcilieuse, c'est celui des droits et de la libération du corps. Elle se soumet à la volonté générale en ce qui concerne l'IVG mais n'abdique rien de sa

condamnation et à la première occasion favorable, le droit à l'avortement thérapeutique risque d'être supprimé. Il est certainement plus difficile d'annuler le droit à la maîtrise de la fécondation mais un État pratiquant une politique nataliste peut en limiter l'accès, au moins aux jeunes. On constate à l'heure actuelle qu'en raison des restrictions budgétaires, certains hôpitaux peinent à assurer les IVG et que les délais d'attente s'allongent ; d'autre part, les centres de planification et d'information, très utiles pour les adolescents en particulier, ont souvent cessé leurs activités, si bien qu'en dépit des apparences d'extrême libération, les jeunes ne sont pas sensiblement mieux éduqués que leurs aînés. En matière de droit à la libre disposition de son corps, le XXe siècle a permis de très sensibles progrès ; bien que le bilan reste un peu en demi-teinte et qu'on ne puisse considérer ces acquis comme irréversibles, ils marquent une considérable avancée dans l'émancipation des femmes.

Au terme de plusieurs décennies de luttes, les femmes ont réussi à s'affranchir au moins partiellement de l'asservissement qui leur a été infligé. Cependant, rien n'est absolument définitif puisqu'actuellement, les mêmes pouvoirs : Église et capitalisme sont toujours en place et que le patriarcat n'a pas rendu les armes. On assiste à un étiolement de ses prérogatives, de même que de celles de la religion qui n'a plus la force suffisante (en France au moins) pour imposer sa loi mais qui, parfaitement rodée à l'exercice, sait agir avec subtilité ; en effet, n'abandonnant pas sa proie favorite, la femme, elle l'accompagne dans ses choix et par conséquent conserve une influence. Pensons au domaine de la charité, peu d'associations caritatives échappent tout à fait au pouvoir religieux qui s'insinue dans la conscience féminine par le biais des sentiments de générosité altruiste.

L'un des obstacles majeurs rencontrés par le combat des femmes concerne leur représentativité. À quelque classe sociale qu'elles appartiennent, toutes les femmes sont victimes de l'ordre patriarcal. D'où l'alliance hétéroclite de la gent féminine dans diverses associations de femmes, alliance renforcée par le peu d'empressement des hommes à les admettre parmi eux. Mais les différences entre la grande bourgeoise cultivée, à l'esprit ouvert, et les ouvrières, féroce exploitée, qui réclament des conditions de travail acceptables, frappent par leur évidence. Il semble bien certain que la solidarité ne peut s'exercer qu'au sein d'une même classe sociale où les intérêts sont communs. Aussi est-il indispensable que les hommes réservent leur place aux femmes et qu'ils ne se substituent pas à elles pour exprimer leurs sujets de mécontentement. Tant qu'elles ne trouveront pas dans les syndicats et partis politiques une place à égalité avec les hommes, il sera difficile de progresser.

En dépit de son extraordinaire capacité d'adaptation à toute situation nouvelle, ce qui lui permet de traverser les siècles assez aisément, l'Église catholique reste ferme sur le dogme qui fonde son pouvoir et on peut bien supposer qu'elle résistera de toute sa force aux innovations telles que la PMA et la GPA. Dans ce cas, il s'agit vraiment d'atteintes au point essentiel de la doctrine « l'homme et la femme ont été créés à l'image de Dieu ». Elle ne peut accepter la procréation artificielle, faite par l'homme selon des méthodes scientifiques sans s'anéantir elle-même. Loin d'adopter son opinion et son éthique, on peut néanmoins se demander si ces méthodes seraient vraiment porteuses de progrès pour l'ensemble de l'humanité dans le contexte de crise profonde que traverse actuellement le capitalisme.

Mireille Douspis

D.M.D.M.D.M.D.M.D.M.D.M

ROCK ET RELIGION (Suite et non fin !)

Notre chanteur de rock trépassé et dûment enterré, on aurait pu croire que la saga avait pris fin. Que nenni ! Erreur, grave erreur ! On pourrait presque dire, au contraire, que tout commence, au moins pour certains, tandis que tout continue pour d'autres, même si pour les politiques les jeux sont un peu faits.

Venons-en aux réalités sonnantes et trébuchantes :

Au lendemain des funérailles, l'hebdomadaire qui célèbre chaque semaine "le poids des mots et le choc des photos", a tiré un numéro qui s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires soit le double de son tirage habituel, excusez du peu ! Et il en est de même pour tous les follicules qui ont titré en une sur la cérémonie et le mouvement populaire y afférent. Dans le même temps, les ventes de CD ont littéralement explosé : quelque 600 000 albums sont partis en quelques heures et les affaires continuent bien qu'avec un bémol, les fêtes ayant quelque peu épuisé les larfeuilleilles. De quoi se frotter les mains chez les épiciers du "star system" !

Mais le nec plus ultra, le fin du fin, la palme, c'est encore l'Église qui se les est offerts.

Cette institution travaille dans la durée ! 2000 ans d'expérience, ça compte et ça permet de préparer l'avenir!

Il faut savoir que les admirateurs, les fans, voire les dévots se précipitent et se pressent depuis des semaines à l'église de la Madeleine qui est devenu leur lieu de ralliement. Un pareil flot ininterrompu et qui ne faiblit pas, c'est une manne pour celui qui sait l'exploiter...

Bruno Horaist, le curé de la paroisse flaire l'aubaine. Dans le fond, il suffit de pérenniser le mouvement. Et il va s'y employer.

Or on a déjà fait beaucoup pour tailler à notre rockeur national le costar d'une sorte de réincarnation, d'un avatar de celui dont il portait sur la poitrine la figure symbolique. Un tel personnage mérite bien une messe, voire plusieurs se dit notre brave curé. Aussitôt, aussitôt fait, il déclare incontinent qu'une messe sera dite, le 9 de chaque mois, en hommage à celui qui sut donner tant de bonheur à tant de gens à l'instar du modèle qu'on lui a dessiné. *"J'ai vu que les gens déposaient des petits mots sous les petites lampes de l'église. Alors j'ai pensé qu'il fallait organiser dignement ce mouvement spontané, surtout lorsque, pendant la période des fêtes, le défilé des hommages du public n'a pas cessé"*, confie-t-il. Il suffit d'ajouter une plaque commémorative sur la grille extérieure ainsi qu'un livre d'or et le tour est joué !

Ainsi pourront se recueillir dans le souvenir de leur idole tous ceux à qui un portefeuille trop plat interdit le voyage aux Antilles. C'est une touchante attention quand même, bien dans l'esprit d'une Église généreuse et attentive au sort des indigents et autres petites gens qui viendront s'agenouiller un dimanche par mois, faire brûler un cierge et verser leur petite obole en passant¹.

On ne le dit pas encore mais tout le monde y pense, une canonisation est sérieusement à envisager... Car enfin, mère Teresa a-t-elle fait mieux pour le bien des nécessiteux et celui de l'Église ? Les gestes d'amour de la pasionaria du Christ ont-ils permis à plus de gens de se rapprocher de l'Église que n'a fait la croix du rockeur ? Rien n'est moins sûr. Alors, va pour la canonisation ! Préparons le terrain ! L'église de la Madeleine n'est-elle pas toute désignée pour cela ? Cette pécheresse bafouée puis repentie que le Christ hissa au rang des élus, n'est-elle pas, en quelque sorte, l'ancêtre de l'humble pécheur que fut notre national rockeur ?

Allez, c'est dit, une messe par mois, jusqu'à béatification... et on n'en parle plus !

G. Douspis

PENDENTIF- CRUCIFIX

En attendant, les idolâtres s'arrachent les crucifix à l'effigie d'un paroissien portant guitare en bandoulière. Une véritable industrie s'est mise en route. C'est la multiplication des pains nouvelle formule. Il y a toujours quelque chose de nouveau sous le soleil de l'Église, il suffit d'adapter les vieilles recettes au goût du jour. Les journaux prétendent que des bijoutiers travaillent nuit et jour et ne parviennent pas à satisfaire la demande. Il faut attendre plusieurs semaines pour obtenir le pendentif ! Tenez-le vous pour dit si d'aventure vous envisagiez...



Ⓓ.Ⓖ.Ⓓ.Ⓖ.Ⓓ.Ⓖ.Ⓓ.Ⓖ.Ⓓ.Ⓖ.Ⓓ.Ⓖ

¹ N'oublions pas que les petits ruisseaux font les grandes rivières !

CALENDRIER

**Assemblée Générale le vendredi 2 février à 20h30
salle Bellevue à Jean Rostand**

Site LP Saumur: "lalibrepensee.com". À consulter régulièrement et à indiquer à nos interlocuteurs.

- Comment adhérer à la Libre Pensée ?

Bulletin d'adhésion

- Nom :
- Prénom :
- Adresse : Rue :
Code postal :
Ville :
À renvoyer à : I. Pucelle - 68, rue Pierre et Marie Curie – 49730 SAUMUR